

Bande dessinée et beaux livres

Virginie Fournier, François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 169, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2018). Compte rendu de [Bande dessinée et beaux livres]. *Lettres québécoises*, (169), 59–67.

S'échapper en soi

Virginie Fournier

Dans son deuxième album, *Le meilleur a été découvert loin d'ici*, Mélodie Vachon Boucher poursuit sa pratique autobiographique et rend compte, dans une esthétique intimiste, d'un parcours introspectif riche.

« Depuis ce temps, je préfère chercher les réponses en moi. » Lancés au début de l'album par la protagoniste, ces mots résumant bien la quête intime qui la pousse à entreprendre une retraite d'écriture dans un couvent. Si d'emblée l'autrice annonce le projet d'un livre sur « le deuil et le recueillement », le lecteur est plutôt convié à comprendre sa démarche d'écriture, à assister à un retour sur soi, non pas pour révéler des convictions, mais bien pour les ébranler. L'album de Mélodie Vachon Boucher demeure ainsi fidèle à son titre (un vers, emprunté à Paul Éluard, qu'un amant affectionne) : le meilleur a effectivement été découvert loin d'ici, dans un territoire en soi inconnu, à défricher.

Le récit se développe entre la résidence d'écriture au couvent, un voyage à Berlin et des souvenirs familiaux, pour mieux rendre compte du mouvement introspectif de la narratrice. Le balancement entre des rituels inscrits dans une tradition établie, déconnectée d'une réalité rythmée et mouvementée, et leur absence dans un quotidien en pays étranger où toutes les opportunités sont à saisir – mais sans possibilité d'enracinement – demeure au cœur des questionnements de la protagoniste, elle qui tergiverse, explore, crée. L'esthétique du carnet, à cet égard, restituée dans la forme même de l'album le parcours réflexif de l'autrice. Des paysages croqués en voyage, quelques taches et des portraits esquissés alternent avec des images plus complexes et détaillées.

Revisiter les gestes qui inscrivent l'émotion

À l'instar d'Alison Bechdel dans *Fun Home* (Denoël, 2006), la narratrice décrit son enfance dans un salon funéraire, l'entreprise familiale que dirige d'une main assurée la tante Madeleine. Les liens familiaux se développent dans cet environnement où les usages entourant la mort, forcément, font partie du quotidien. S'ensuit inévitablement une banalisation de ces gestes répétés et inscrits dans un contexte particulier ; les rituels prennent alors la forme de façons de faire, plutôt que de manières de ressentir une émotion. La narratrice vit ainsi un choc à la mort de son grand-père en réalisant qu'elle ne sait pas recevoir les condoléances, choc qu'elle se remémore pendant une balade dans un cimetière de Berlin.

Loin de porter un jugement univoque sur des pratiques plus traditionnelles – qu'il s'agisse de rites funéraires ou religieux –, la protagoniste tâche de se rapprocher de symboles qui l'ont constituée sans la définir, pour les investir de significations personnelles. Elle perçoit ainsi un réconfort au couvent, notamment dans le visage bienveillant de sœur Marie-Rose, tout en demeurant critique à l'égard de certains aspects de la vie religieuse. Pratiquante dans son enfance, avant de rejeter en bloc la religion à l'adolescence, la femme devenue adulte tente peut-être une réconciliation. Un peu comme le bref aperçu de la longue « chevelure lunaire » de sa grand-mère peignée par sa tante, au détour d'une anecdote, révèle une

forme de complicité entre les femmes de la famille, un autre type de rituel qui peut l'émouvoir et l'inspirer.

Le récit puise aussi dans la langueur douceuse qui caractérise les amours vertigineuses, dont la beauté est peut-être proportionnelle au sentiment de liberté qu'elles peuvent procurer. Dans un quotidien « hors du temps » pendant son séjour à Berlin, la protagoniste s'abandonne à son idylle avec Simon, à une aventure avec Lena. Mélodie Vachon Boucher met sobrement en scène ces relations, qui deviennent prétexte à réflexion pour la narratrice. Celle-ci n'omet pas la part de déception qu'elles peuvent engendrer (comme toutes les relations d'ailleurs!), mais les raconte sans verser dans le regret ou la critique. Les blessures font partie du cheminement, et pour reprendre les mots d'Anne Sylvestre : « Mais de traces je suis faite / Et de coups et de défaites¹. »

Le récit de Mélodie Vachon Boucher invite à une introspection où sont autorisés les paradoxes et les contradictions, où la sensibilité est explorée à travers ses heureux (et moins heureux) hasards. Elle l'énonce d'ailleurs de manière très juste dans ce passage :

Il y a plusieurs de ces amours sans écho enterrées en moi. Autour de certaines d'entre elles, la terre est toujours fraîchement retournée parce que ce sont des endroits où je ne peux passer sans m'agenouiller, en larmes, et creuser la terre à mains nues. Il y a des lieux en moi où je n'arrive toujours pas à déposer des fleurs. Puis d'autres sur lesquels l'herbe commence timidement à pousser.

Plutôt que de confiner un personnage dans un état ou une identité fixe, Mélodie Vachon Boucher dresse un portrait par éclats d'un parcours intime.

Une lecture qui valide et nomme des sentis trop souvent évincés, et ce, pour notre plus grand bien. ♦

1. Anne Sylvestre, « Non tu n'as pas de nom », *Les pierres dans mon jardin*, 1974, France. Chanson reprise par Pauline Julien en 1977 dans son album *Femmes de paroles*.



☆☆☆

Mélodie Vachon Boucher

Le meilleur a été découvert loin d'ici

Montréal, Mécanique générale

2017, 172 p., 25,95 \$

Transformer la laideur en sublime

François Cloutier

Il en aura fallu du temps à Siris pour terminer *Vogue la valise*.
À la lecture de ce magistral album, on comprend pourquoi.

Sept années ont passé depuis la parution du premier tome de *Vogue la valise*. On en venait même à se demander si Siris n'avait pas abandonné le projet. Fort heureusement, pour lui et pour nous, il n'en était rien. Et pour ceux qui n'auraient pas eu la chance de lire la première partie de cette histoire poignante lors de sa sortie, les éditions de La Pastèque ont décidé de réunir les deux tomes dans un seul album. Pour les autres qui, comme moi, s'étaient laissés toucher par le premier volume, y replonger quelques années plus tard nous remémore nos émotions avant d'entreprendre la lecture de la partie finale.

Enfance morose

L'histoire de La Poule, l'alter ego de Siris, est tissée de drames de toutes sortes. La première partie de l'album commence dans les années 1940, alors que nous est présenté Renzo, personnage haut en couleur. Fêtard émérite, alcoolique, Renzo rencontre Luce à l'usine de fabrication de munitions. Pendant deux ans, leur relation se déroulera sans anicroche. Puis, la grossesse surprise de Luce pousse les deux tourtereaux à se marier « obligés », comme on disait à l'époque. À partir de ce moment, rien ne va plus. Luce sera mère quatre fois en huit ans alors que Renzo collectionne les emplois en vidant bière par-dessus bière. La vie est difficile, les enfants doivent être confiés à des foyers nourriciers, les ancêtres des familles d'accueil d'aujourd'hui. Puis, arrive le cinquième bambin, La Poule qui, après quelques courtes années, suivra le même chemin que son frère et ses sœurs. Tout ceci est infiniment triste, mais jamais Siris ne tombe dans le piège de trop en faire, il ne cherche pas le drame à tout prix et évite d'appuyer sur les défauts et vices de Renzo, il le montre tel qu'il est. Au lecteur de juger s'il le veut, mais ce n'est pas le but du dessinateur. Le pauvre Poule, promené entre plusieurs foyers, revient parfois chez sa mère pour une courte période avant de retourner vers d'autres sombres rivages.

Cette première partie de l'ouvrage est remplie de trouvailles graphiques, que ce soit des planches construites comme un jeu de serpents et échelles pour illustrer les allées et venues des enfants dans les foyers nourriciers ou encore la façon de cacher le visage des « parents » d'une famille d'accueil en plaçant les phylactères devant eux. À première vue, le trait de Siris semble gras, sans grandes nuances. Or, il n'en est rien. Les détails du décor, les expressions faciales des personnages et le choix des couleurs apportent un souffle aux planches de l'album. Cette recherche dans le dessin se poursuit aussi dans la seconde partie, où se pointe l'adolescence de La Poule.

Résilience avec une majuscule

Cette partie raconte les dix horribles années qu'a passées La Poule chez les Troublant. Lecture difficile, soit, mais ô combien rassurante sur la résilience de l'homme. La Poule se retrouve dans cette

famille dysfonctionnelle, où le père boit sans lendemain, vomit sa méchanceté et son mépris sur l'enfant placé, s'en servant comme d'un véritable esclave. La mère, elle, n'en a que pour son mari et ne fait rien pour aider La Poule. Ti-Bourlet, leur fils adoré, se donne pour mission de ridiculiser et d'humilier notre héros à outrance. L'école Saint-Michel, située à Saint-Lambert, se chargera de terminer son éducation à « la vraie vie ». L'intimidation dont il est victime ne cesse d'augmenter. Pourtant, et c'est là que repose le génie de Siris, toutes ces situations, parfois suffocantes même pour le lecteur, sont présentées comme des expériences, mauvaises certes, mais qui ont formé sa personnalité.

À travers ces dures années, La Poule réussit à tisser des amitiés solides avec des êtres qui lui permettront de s'émanciper, entre autres par la découverte de la bande dessinée et de la musique. Déjà vu peut-être, mais la sincérité de l'auteur transpire dans les cases où Alain, bédéiste en herbe, explique au grand amateur de bandes dessinées qu'est devenu La Poule comment il conçoit ses « albums ». Autrement plus touchants sont les moments où notre héros découvre un nouveau groupe ou un genre musical qu'il ne connaît pas. Et quand, à dix-huit ans, les Troublant le chassent de la maison, nous sommes soulagés et contents pour lui, même si les lendemains sont inconnus.

Le travail de Siris a longtemps fait partie de l'underground de la bande dessinée québécoise, pensons entre autres à ses fanzines publiés dans les années 1980. Avec *Vogue la valise*, l'auteur ne trahit pas ses origines, en fait, il les glorifie. Un peu à la façon du dessinateur américain Robert Crumb, qui n'a jamais fait de concessions dans sa façon de créer de la bande dessinée, Siris n'a pas adouci son dessin. Les dernières planches closent l'album de façon magistrale et présagent le début d'un autre récit : la carrière d'un dessinateur unique, d'un artiste d'exception. J'ose utiliser, pour la première fois dans cette chronique, ce mot maintenant tombé dans le cliché afin de vous inciter à la lecture de cet album : essentiel. ♦

☆☆☆☆☆

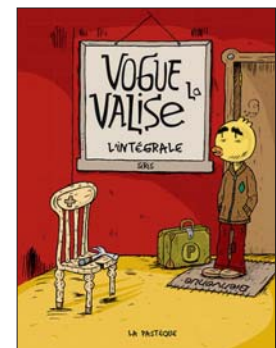
Siris

Vogue la valise

L'intégrale

Montréal, La Pastèque

2017, 352 p., 32,95 \$



Beau et con à la fois

François Cloutier

Depuis *Phobies des moments seuls*, Samuel Cantin n'a cessé de nous surprendre. Il nous offre, avec la seconde partie de *Whitehorse*, un récit construit avec une bonne dose d'absurdité.

Le premier tome de *Whitehorse* nous présentait le personnage d'Henri Castagnette — auteur en devenir d'un roman sur Pépin le Bref — qui, en pleine crise existentielle, voit son amoureuse Laura quitter Montréal pour quelques semaines afin d'aller jouer dans un film. C'est une chance unique pour cette jeune comédienne d'être dirigée par Sylvain Pastrami, le talentueux et non moins particulier « jeune réalisateur à la mode ». Henri accepte mal que sa Laura parte pour Whitehorse, lieu du tournage, avec cet énergumène. Le coup est d'autant plus dur pour Henri qu'il vient d'apprendre qu'il est atteint de la maladie de la tortue, mal incurable dont il mourra après avoir vu ses membres rétrécir. Tout a été mis en place pour une deuxième partie complètement folle, que nous offre Samuel Cantin dans une brique de trois cent trente-six planches où on ne s'ennuie pas un instant.

La parole est d'or

Les personnages parlent, parlent et parlent encore. Le langage qu'ils utilisent oscille entre le français « correct », les québécoisismes et les anglicismes. L'auteur n'est pas tant à la recherche de la vraisemblance dans ses dialogues que des effets humoristiques que produisent ces changements de ton. Cette façon d'écrire fonctionne encore mieux dans le deuxième tome, nous connaissons davantage les personnages et Cantin peut amener son lecteur dans de laborieuses élucubrations. Les discussions entre Henri et son ami Diego tiennent parfois du dialogue philosophique avant de se transformer, souvent dans la même phrase, en blague de mauvais goût. La rencontre entre Henri et le petit Sébastien, espèce de génie fou âgé de douze ans et cousin de Diego, s'étale sur une douzaine de planches. À Henri qui voulait avoir une prédiction quant à son avenir, Sébastien répond par une tirade sur le plaisir, les conquêtes féminines et le danger de tomber amoureux.

Voilà un bédéiste en pleine possession de ses moyens, avec un univers unique et un immense talent qui ne cesse de se développer.

Pendant ce temps, à Whitehorse, le tournage du film de Pastrami ne se déroule pas sans heurts. Le réalisateur, toujours dans son régime alimentaire « boire son urine », tente tant bien que mal de parvenir à ses fins avec Laura, de qui il est follement épris. Ses efforts de séduction restent vains, la comédienne s'efforçant plutôt de trouver le sens des scènes qu'elle doit interpréter. Elle n'est pas convaincue

de comprendre pourquoi elle doit s'enduire le corps de sang, sortir d'un bois en imitant un caribou et embrasser goulûment l'aide-réalisatrice. Les planches illustrant le tournage de ce film « d'avant-garde/nouveau cinéma/brisant les conventions » sont hilarantes, je me suis surpris à rire à voix haute devant l'imbécillité profonde du réalisateur. On sent que Samuel Cantin prend plaisir à dessiner ses personnages de « méchants » ; celui de Pastrami, orné d'un chignon à la mode sur la tête, est toujours montré dans des postures qui le rendent beaucoup trop intense pour être crédible, les mains toujours en mouvement, le visage passant par toute la gamme des émotions possibles.

Et vint l'apothéose

Henri, qui sent sa fin arriver, convainc Diego de louer un avion pour aller rejoindre Laura à Whitehorse. Nos deux lascars s'embarquent donc pour un périple qui les mènera dans un Yukon qui ressemble davantage à un village tiré d'un album de Lucky Luke qu'à la réalité. Les retrouvailles entre Laura et Henri, même dans leur absurdité, sont émouvantes. En effet, l'amour inconditionnel que ressent le héros pour la jeune comédienne l'amène à se dépasser, à s'oublier même, ce qui, pour ce névrosé, relève presque du miracle. Ici encore, les personnages parlent beaucoup, plusieurs planches relatent la reconquête de Laura. Celle-ci ne se jette pas inconsciemment dans les bras de son ancienne flamme. Seul personnage féminin de l'album, elle est la plus sensée de tous, en restant aussi drôle que les hommes qui l'entourent.

Un événement majeur vient changer la fin du récit qui, dans sa dernière partie, mêle une armée de pélicans, un volcan en éruption et une poursuite en deltaplane. Étonnamment, tous ces moments (et d'autres que je ne peux révéler) surprennent, soit, mais s'inscrivent dans cette logique complètement folle, loufoque et hilarante que Samuel Cantin a construite. Voilà un bédéiste en pleine possession de ses moyens, avec un univers unique et un immense talent qui ne cesse de se développer. ♦

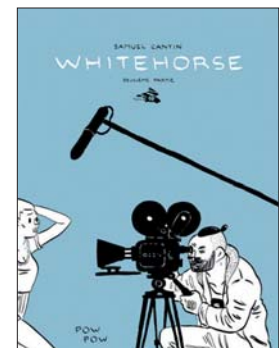
☆☆☆☆

Samuel Cantin

Whitehorse — Deuxième partie

Montréal, POW POW

2017, 336 p., 31,95 \$



Dans le ciment des corps

Emmanuel Simard

La monographie sur François Morelli, publiée par les éditions de Mévius, permet de prendre connaissance d'une démarche artistique foisonnante, mais aussi d'observer la fine maîtrise de ces éditeurs-artisans.

Dans nos corps embastillés, voués à l'atrophie physique et sociale, l'artiste François Morelli insufflerait, avec ses encres ou son crayonné onirique, la force tranquille de nuages vaporeux d'aspect fongique ; il les transformerait en organes liquides bataillant afin de s'évader de leur structure de fer, des organes qui « seront forts pour tout ce qui pourra faire notre joie¹ », y compris notre liberté.

L'ouvrage est irréprochable dans sa fabrication, riche de ses matériaux et luxueux d'apparence.

La dernière-née des éditions de Mévius, dont les activités éditoriales sont intimement liées aux expositions de la galerie montréalaise 1700 La Poste, présente quatre décennies d'une carrière artistique qui va du dessin libre à l'estampe, de l'action publique à la performance et à l'installation in situ. Et la publication a reçu tous les soins qu'elle mérite.

Boutefeu

Si l'on devêt l'opulent et luxueux objet de sa jaquette, où l'omniprésence du rouge attire l'œil, on découvre une couverture rigide finement toilée du même pigment d'où, en son centre, comme légèrement chauffée à blanc, surgit la lettre « M. ». L'ouvrage est irréprochable dans sa fabrication, riche de ses matériaux et luxueux d'apparence ; s'il évite de se transformer en tombeau pour l'artiste, c'est que celui-ci a une œuvre aux propriétés rhizomatiques et sait trouver parmi la multitude des disciplines qu'il pratique la racine du vivant. Les nombreuses reproductions de ses encres et dessins sont impeccables et brillamment servies par le papier épais et soyeux, elles communiquent si bien leur plasticité que les œuvres acquièrent le pouvoir de désincarcérer.

Pourtant, comme l'indique l'historien d'art et conservateur Bernard Lamarche dans son texte, il y a chez Morelli « un véritable refus de *racinement* [...], une intention assumée de ne pas se borner aux catégories usuelles ». Il ne faudrait surtout pas sous-estimer l'homme au benoît chapeau et au sourire discret qui est portraituré en page 237, car Morelli, « de tout son corps dessine » et ouvre, dans cet éparpillement dont on l'accuse à tort selon Lamarche, un espace où il perfectionne une heuristique personnelle et intime. Il s'immisce dans le ciment des corps et dès lors il est facile de

le confondre avec un dynamiteur. C'est toute la force que nous permettent de sentir les parties « Systèmes/Réseaux » et « Récits/Recto verso » dont les œuvres reflètent par moments le dernier Riopelle des oiseaux rencontrant les coups de boule punk de Sylvain Bouthillette. Ne pas oublier, bien sûr, le rendu photographique qui restitue la féroce beauté des structures en fer ou des têtes en ceintures de cuir qui, comme le souligne Lamarche, « deviennent, comme d'autres éléments sculpturaux dans le travail de l'artiste, des prothèses, des prolongements du corps qui modifient les rapports avec l'environnement et les autres ».

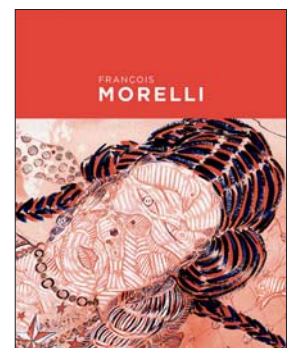
Les reflets de l'or

Tandis que le texte de Lamarche s'intéresse plutôt à la pratique du dessin « à laquelle Morelli s'est attaché plus que les autres », parce qu'elle « n'est pas un objet en soi, mais une manière de penser² », celui de l'artiste Jake Moore, pètrie par ses années d'expérience en tant que commissaire d'exposition et agente culturelle, traverse ses pratiques de performance et d'action publique. Son verbe décortique, en s'appuyant sur ses « sculptures sociales », un artiste qui dans sa « relation avec les entités » travaille dans le champ où le « politique ne peut être séparé de la sphère sociale ».

Les textes, dont l'aisance et les reflets d'érudition sont adroitement calibrés, n'assombrissent jamais le travail de Morelli mais l'éclairent – sans toutefois, d'une lumière trop crue, aveugler le lecteur. Ils jouissent d'un équilibre parfait et réussissent à ouvrir dans les œuvres et le cheminement de l'artiste des brèches nous permettant d'avoir accès à tous ses affects possibles et à ses connexions au-delà du visible. Et si le lecteur parvient à « se laisser regarder par les textes » – et certainement par l'œuvre –, il en va pareillement pour celle-ci qui semble ouvrir un dialogue avec les auteurs et ne cesse de cultiver sa fertilité. Le livre gagne notre chair et s'y installe, nous hisse de ce fait vers de hauts sommets et réussit à nous faire goûter à la chaude lumière des astres. ♦

1. Dante Alighieri, *La divine comédie, Le paradis*, Flammarion coll. « GF », p. 137.

2. Bernard Lamarche citant Claire Gravel.



☆☆☆☆

Isabelle de Mévius,
Bernard Lamarche, Jake Moore
François Morelli

Montréal, Les éditions de Mévius
2017, 256 p., 100 \$

L'empire des sens

Emmanuel Simard

La monographie consacrée à Michel Dallaire résume efficacement, par le biais d'entrevues avec le designer, cinquante années de pratique d'un métier peu connu du grand public.

Il suffit parfois de fermer les yeux et de laisser ses doigts glisser sur la couverture pour deviner la toute-puissance d'un livre qui, animé par la fougue des muses, enivre et séduit. Il semble avoir été aisé pour Les éditions du passage de s'introduire dans la forge des dieux et d'en ressortir armées d'une monographie qui les inscrit d'emblée comme de talentueuses éditrices de beaux livres, œuvrant sans relâche depuis leurs débuts, livre après livre, à donner vie à l'histoire de l'art québécois.

Il est réjouissant d'avoir entre les mains un objet qui apparie sans faille aucune la forme au fond.

Toute première monographie sur l'artiste, *De l'idée à l'objet*, créée en partenariat avec le Musée de la civilisation, éclaire cinquante années de métier de l'une des figures les plus célèbres du design industriel au Québec.

Less is more

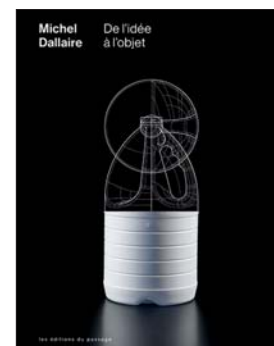
Il est réjouissant d'avoir entre les mains un objet qui apparie sans faille aucune la forme au fond, s'efforçant dans sa facture visuelle d'être au plus près de la démarche de l'artiste qu'il représente. Comptant plusieurs collaborations avec la maison d'édition, le studio de design graphique indépendant FEED donne la pleine étendue de son savoir-faire. Dans un désir d'épouser, et ce, dans les infimes détails, l'expérience même du travail de Dallaire, l'ouvrage embrasse « l'esprit rationnel germanique »; harmonieux, il rend compte de la « gestuelle minimaliste » de Dallaire et partage, comme ce dernier « l'art d'introduire des éléments de surprises dans la précision des formes », telle la tranchefile rouge sang ornant la reliure ou cette police de caractères que ne renierait probablement pas le designer Karel Marten.

Le livre se métamorphose rapidement en objet sacré sans pour autant être dépourvu d'une vivace sensualité; à ce titre le plaisir visuel provoqué par le contraste du lettrage blanc craie sur le fond noir de la couverture nous enjoint d'ouvrir expressément l'ouvrage. L'aspect très léché du design des pages intérieures, s'il est considéré par certains comme froid et d'une stérilité chirurgicale, sert merveilleusement les éléments d'archives et plus spécialement le travail photographique de François Brunelle dont il faut obligeamment souligner la qualité. Les objets semblent poser dans une dramaturgie presque christique, à l'épure fétichisée jusqu'à l'étourdissement; séduisantes, ces photographies nous font sentir de nouveau le potentiel érotique des objets. Les plastiques, les polymères ou encore les métaux y sont fêtés comme les délicieuses chaussures vernies d'un amateur aux plaisirs bien ciblés. Entre la forge des dieux et le

boudoir SM, il n'y a qu'un pas à franchir. La séduction, si importante pour Dallaire, est transmise jusque dans la reproduction de ses travaux.

On serait de mauvaise foi de reprocher à l'entreprise livresque sa mission, fort louable, de faire connaître une discipline peu connue du grand public par l'entremise d'une figure artistique renommée et, qui plus est, généreusement médiatisée. Vrai que l'on craint que le livre ne se transforme en magazine de décoration intérieure ou en carte de visite pour le récemment retraité designer, mais laissons derrière nous nos préjugés, car Myriam Gagnon, rédactrice en chef des revues *Chez soi* et *Les idées de ma maison*, signe un texte dynamique et intelligent suivant de manière chronologique plusieurs des créations de Dallaire, avec qui elle s'est entretenue. Si son texte peut déplaire à un lectorat plus aguerri en la matière, son travail, adoptant une position pragmatique, plus informative que réflexive, n'en demeure pas moins rigoureux et captivant; éloignée d'un procédé essayistique englué de didactisme, Gagnon, comme elle le souligne pour Dallaire, « ne théorise pas le design. [Elle est] totalement, irrémédiablement dans le faire. » Elle s'en tient à vulgariser les tenants et aboutissants d'une profession qui, selon les mots du créateur, « n'a pas la même crédibilité qu'un ingénieur ou qu'un architecte », car « aujourd'hui encore, le design est considéré comme une activité générale de bricolage ». Pour le néophyte, les interventions de Dallaire, entrecoupant le texte, donnent du relief et un peu de chaleur à l'ouvrage qui, rarement toutefois, donne l'impression de flirter davantage avec l'hagiographie.

S'il avait pris le parti de vulgariser et de documenter cette discipline émergente du xx^e siècle, le projet nous aurait permis non de mieux réfléchir à la place de l'objet dans notre quotidien – bien que parmi les préoccupations de l'artiste, on peut trouver un intérêt marqué pour les projets d'ordre public –, mais peut-être de nous faire prendre conscience de son idéation, d'en saisir davantage l'essence. L'ouvrage formerait alors un point de départ sur lequel, je le souhaite, pourrait se construire une pensée critique stimulante sur le rapport que nous entretenons avec les objets et avec cette profession qui jongle simultanément entre les problèmes d'ordre esthétique, technique et parfois politique. ♦



☆☆☆

Michel Dallaire, Myriam Gagnon

De l'idée à l'objet

Montréal, Les éditions du passage

2017, 288 p., 49,95 \$